

La diabolisation du rap français a assez duré

2016

"Le rap, c'est de la merde". Le verdict est sans appel. Il émane généralement de milieux sociaux - les classes moyennes et supérieures - et de tranches d'âge - les 50 ans et plus - qui ne s'y sont jamais intéressés de près. Le clivage entre partisans et adversaires du rap épouse tout particulièrement la fracture intergénérationnelle : selon un sondage YouGov pour 20 Minutes, 18.5% de l'ensemble des Français aiment le rap mais c'est 38% - le double - chez les 18-24 ans. La même enquête démontre que préjugés et ignorance sont les moteurs du mépris du rap : 44% seulement des gens qui n'écoutent jamais du rap considèrent les rappeurs comme des artistes à part entière ; cela grimpe à 80% pour les gens qui en écoutent. Un séminant sexagénaire d'aujourd'hui crache sur le rap des années 2010, tout en s'extasiant sur les grands classiques de sa propre jeunesse diffusés par Nostalgie. Réalise-t-il que c'est moins un signe de bon goût artistique que celui de son propre vieillissement ? La génération aujourd'hui la plus hostile au rap oublie qu'elle fut, dans ses jeunes années, celle de Mai-68 et de l'explosion créative musicale des années 1960-1970. Les avant-gardes de la naissance du rock'n'roll français, de la pop française, des variétés hexagonales, furent conspuées par les "50 ans et plus" de l'époque. Elles étaient accusées, comme les rappeurs d'aujourd'hui, de faire de la musique sans vraies paroles, dont la qualité ne méritait que mépris. Toujours est-il qu'en plus d'être banalement réactionnaire, le chapelet habituel d'accusations anti-rap est faux. Le rap français n'est pas, pour reprendre les propos du bientôt sexagénaire Eric Zemmour, une "sous-culture". Le parler des banlieues n'est pas, pour citer le sexagénaire Alain Finkilekraut, un "sabir simpliste, hargneux, pathétiquement hostile à la beauté et à la nuance". Venu de nos banlieues pauvres, le rap français n'est pas non plus un courant musical foncièrement obsédé par l'argent et les filles faciles, dans une éructation permanente de sauvagerie matérialiste. Que ce soit pour la beauté des textes ou la profondeur des thèmes abordés, nul besoin de chercher longtemps : il suffit d'être disponible pour écouter. [IAM, Petit frère \(1997\)](#) : sur les jeunes adolescents qui tournent mal faute d'encadrement par les adultes. [FABE, Quand j'serai grand \(1998\)](#) : sur l'ennui et la tristesse des enfants pauvres des quartiers, ne pouvant jamais partir en vacances. [OXMO PUCCINO, L'enfant seul \(1998\)](#) : sur la solitude profonde d'un adolescent de banlieue, 'enfermé en soi'. [PASSI, Emeutes \(1998\)](#) : sur le risque croissant de nouvelles révoltes dans les banlieues pauvres. [ROHFF, Génération sacrifiée \(1999\)](#) : sur la génération perdue des jeunes de banlieue des années 1990. [MC SOLAAR, Dégâts collatéraux \(2001\)](#) : sur la déliquescence des ghettos urbains. [SINIK, Dis-leur de ma part \(2004\)](#) : sur la misère humaine profonde des jeunes de banlieue. [DISIZ, Jeune de banlieue \(2005\)](#) : sur la discrimination à l'embauche contre les jeunes de banlieue. [DIAM'S, Ma France à moi \(2006\)](#) : sur la fracture profonde entre les jeunes de banlieue et la France réactionnaire. [SNIPER, Brûle \(2006\)](#) : sur les révoltes de 2005 dans les banlieues pauvres, sous l'angle de l'appel à voter aux élections. <https://www.youtube.com/watch?v=1MI6ADAb-ms> [Keny ARKANA, Gens pressés \(2012\)](#) : sur les vies perdues et gâchées dans des jobs alimentaires. [Kery JAMES, Constat amer \(2013\)](#) :

dénonciation de l'égoïsme en banlieue, de la division qui y règne, et de la tendance perpétuelle à la lamentation au lieu de se mobiliser collectivement. [VALD, Shoote un ministre \(2014\)](#) : sur l'échec des politiques publiques à destination des jeunes de banlieue. [Despo RUTTI, Lettre à la France \(2015\)](#) : sur le sentiment ambiguë d'amour et de rancune envers la France. [MÉDINE, Reboot \(2015\)](#): morceau de déconstruction du discours identitaire et islamophobe d'Alain Finkielkraut et de la famille Le Pen ; également sur la diabolisation du rap et le besoin de renaissance du rap conscient. Ces morceaux ont tous un point commun : ils relèvent de ce qu'on appelle, dans une classification simpliste mais grosso modo efficace, le "rap conscient". Consacré à des problématiques sociales, à des sujets de société, à des questionnements sur l'avenir des jeunes de banlieue, il se distingue de "l'égotrip". Sur le modèle du rap bling-bling américain façon MCM, ce dernier évoque en boucle l'argent, les grosses voitures, les chaînes en or et les filles faciles. [NISKA, Carjack Chiraq \(2015\)](#) : liasses d'argent, barres HLM, armes, exaltation du deal, du cambriolage et des filles matérialistes. [KAARIS, C'est la base \(2015\)](#) : démarche similaire en plus poussé, avec des adolescents en featuring. [ALONZO, Cauchemar \(2015\)](#) : démarche similaire. C'est dans ce contexte que les intellectuels, éditorialistes et critiques violemment anti-rap opèrent un travail systématique de sélection malhonnête quand ils parlent du rap. En effet, ils s'intéressent exclusivement :

- aux chansons les plus pauvres en paroles de l'égotrip ;
- au rap anti-français, une sous-branche quantitativement marginale de l'égotrip.

On retrouve ici l'erreur de raisonnement préférée des intellectuels et éditorialistes réactionnaires : la généralisation, à partir de comportements négatifs qui sont bien réels, mais qui sont aussi lourdement minoritaires, parfaitement marginaux. Par parenthèse, les mêmes font d'ailleurs systématiquement la même erreur de raisonnement par généralisation quand ils parlent des musulmans.

De fait, les rappers égotrip Niska, La Fouine, Mister You ou encore Alonzo, malgré des niveaux de ventes élevés et des apparitions répétées dans les médias mainstream, ne sont représentatifs ni du rap français ni des jeunes de banlieue. Ce dont ils sont parfaitement représentatifs, en revanche, c'est du monstrueux jeune-de-banlieue fantasmé par les centres-villes, qui hait la France, vend de la drogue, consomme les filles comme des clopes, roule en grosse cylindrée, etc. Nul hasard donc si une jeune femme élevée dans les quartiers cossus, Marion Maréchal Le Pen, déclarait récemment au magazine Charles aimer écouter, entre autres, ...du rap anti-français.

Bref, pour l'écrire plus brutalement, les rappers égotrip sont des équivalents modernes de la danseuse Joséphine Baker. Comme elle, leur expression artistique, marginale là d'où ils viennent, ne sert qu'à conforter la société des centres-villes dans ses peurs, ses haines et ses fantasmes sur la jeunesse pauvre qui n'a pas la peau blanche. Peu importe, soit dit en passant, qu'en réalité un jeune de banlieue sur deux ait la peau blanche.

Qu'on mesure d'ailleurs l'hypocrisie profonde de la démarche des fers de lance de l'égotrip. À l'instar d'un Booba ou d'un La Fouine, ils s'inventent une vie de rebelles sulfureux hors du système, mi-rappeurs mi-gangsters, armés jusqu'aux dents pour imposer leur jouissance matérielle et nihiliste. En réalité, ces pères de famille bientôt quadragénaires emploient des comptables, payent docilement leurs impôts, signent des contrats avec des multinationales de

l'industrie du disque, et sont ainsi complètement inféodés au système qu'ils prétendent rejeter. On peut parler à ce stade d'une escroquerie morale envers leur public d'adolescents - et d'adultes - en quête de repères rebelles.

BOOBA, Gangster (2011) : archétype de l'escroquerie morale par autoportrait en gangster rebelle.

Problème : la surreprésentation de l'escroquerie égotrip, et donc la marginalisation du rap conscient, s'aggrave. Booska-p, l'un des grands médias pureplayer de référence sur le hip-hop français, a déjà tiré la sonnette d'alarme sur l'arrivée en force de rappeurs qui usurpent la trap music. Initialement, la trap music était un rap consacré au thème du trafic de drogue dans les quartiers pauvres du sud des Etats-Unis : on peut citer des porte-étendard comme Young Jeezy ou Gucci Mane. Dans sa version française complètement dénaturée, pour citer Booska-p cela "semble aujourd'hui simplement consister à poser de manière saccadée sur des instrus à gros beats et au faible BPM. Le grand-père conservateur qu'est la "Dirty-South" doit s'en retourner dans sa tombe." C'est la vague des Kaaris, Gradur et autres Niska.

Problème plus grave et plus structurel : ces dernières années, aussi bien les majors de l'industrie musicale (Universal, Sony...) que les radios qui furent pionnières du hip-hop français (NRJ, Skyrock...) privilégient systématiquement l'égotrip dans leurs espaces de diffusion du rap français. La démarche est cohérente du strict point de vue économique. D'un côté, le rap conscient n'intéresse quasiment que la population jeune des banlieues. De l'autre, l'égotrip et la trap naissante intéressent surtout les adolescents des banlieues, et pas ou peu les 18-35 ans des mêmes territoires, mais ils confortent le public des centres-villes dans ses fantasmes sur le croquemitaine banlieusard. Il est donc logique, bien que cela étrangle de facto le rap le plus poétique, d'avoir adopté cette stratégie maximisant l'audience potentielle.

L'on est ainsi en train d'assister, dans la relative indifférence de presque tous les médias mainstream et médias culturels de référence, à une fracture profonde du rap français. D'un côté du mur, le rap d'égotrip, la trap, et le sous-genre du rap anti-français : diffusés par les grandes radios musicales spécialisées, surtout "signés" par Universal ou Sony, et écoutés par un public adolescent-adulescent, à dominante des centres-villes. De l'autre côté du mur, le rap conscient, qui parle des vrais jeunes de banlieue et non pas du monstrueux croquemitaine banlieusard, est notamment incarné par la MZ, avec des morceaux comme Enfermé dehors. Relayé par des médias pureplayer comme Booska-p ou LeRapEnFrance, ce rap est soutenu par les rares radios ayant choisi son camp comme Générations, surtout en label indépendant à l'instar du rappeur Médine, et écoutés par un public "18-35 ans" à dominante banlieusarde.

C'est cette fracture profonde du rap que décrivaient trois grands rappeurs conscients français en 2012. Cette année-là, Kery James, Youssoupha et Médine commencent leur morceau Contre nous par un battle entre jeune et moins jeune génération du rap conscient. Ils concluent en renonçant à l'affrontement pour combattre ensemble le rap commercial égotrip.

Kery JAMES, YOUSSOUPHA et MÉDINE, Contre nous (2012).

Était-ce pour autant un positionnement durable ? Apparemment pas, car depuis lors,

Youssoupha assume - notamment dans le morceau Manschaft - d'être passé avec armes et bagages au rap commercial, et Médine s'est mis à prendre la défense de la trap. En définitive, il semblerait qu'émerge chez les tenants du rap conscient une "stratégie Luc Besson" : comme le réalisateur du Grand Bleu, soutenir voire interpréter eux-mêmes des œuvres à faible créativité artistique et sans message sur le fond ; pour que la machine à cash serve à financer la survie, en parallèle, du rap conscient.

Le politologue Thomas Guénolé, a publié *Les jeunes de banlieue mangent-ils les enfants ?* qui inclut une anthologie de textes du rap français. Pour lui, la diabolisation haineuse que subit ce genre musical s'explique par un conflit générationnel et social.

Un immense merci à Achraf Ben Brahim, étudiant en droit et en sciences politiques : pour son aide décisive dans la sélection de morceaux de rap, et pour avoir nourri d'arguments ma réflexion sur l'étranglement du rap conscient par le rap commercial pseudo-rebelle.

De même, un immense merci à Ferhat Dendoune, véritable encyclopédie vivante du rap français, pour m'avoir expliqué le repositionnement des rappeurs engagés vis-à-vis du rap commercial ; et pour m'avoir nourri en éléments exposant cette évolution.